

Magali Herbert

# TRANCHES DE VIE

Nouvelles

## Tranche de lard

Le métro. Cinq heures de l'après-midi.

Les gens boudent, rêveurs éveillés, sans rêve, juste quelques envies qui flottent à la surface de leurs regards rendus ternes par le labeur d'une journée. A quoi pensent-ils ?

Les portes s'ouvrent, les battants claquent. Les têtes se tournent vers les nouveaux venus. C'est un jeune couple, colorés de peau et de vêtements. Ils s'assoient en face de moi comme pour me narguer et entreprennent aussitôt de se renifler, de se toucher, de se ressentir, de s'embrasser sans aucune compassion pour ceux qui, envieux, blasés ou frustrés, détournent leurs regards avarés de cette exhibition perverse et magnifique.

Ils sont beaux, je les aime, je les hais. Ils me rappellent, à chacun de leurs souffles, la distance qui me sépare du tien. Mais je souris.

La rame file, nous entraîne. Un éblouissement de lumière. La terre s'ouvre. Le métro jaillit de ses entrailles. On enjambe la Seine. Un instant, je te retrouve dans cette étendue d'eau et de ciel. Puis, de nouveau, trop vite, le quai gris et étroit, les bandeaux de bitume surplombés de gigantesques miroirs-aux-alouettes : les affiches qui affichent. Beauté. Bonheur. Consommation.

Un chuintement, le claquement des portes de métal. Un pied mal chaussé fait une timide apparition : c'est un clodo qui viole notre espace et notre rêverie cotonneuse. « On y va ? » l'entend-on dire.

— Ouais, vas-y... Vas-y, quoi, merde ! graille une seconde voix.

Une main le pousse ; il vacille, trébuche, se rattrape. Les clochards ne tombent pas, lorsqu'ils tombent, c'est pour de bon.

L'autre est plus alerte. Il entre en conquérant, empoigne la barre de métal et jette à la ronde un regard voilé de mépris. Le silence tout à coup se fait pesant. On détourne habilement le regard, Parisiens dans l'âme. On attend la tempête en rentrant la tête dans les épaules.

— T'as la bouteille ? demande le fougueux sans-logis.

Le wagon tremble sous l'assaut sonore. Les derniers somnolents du fond sursautent.

— La bouteille ?

Regard hébété du premier. Il fouille son sac plastique, réfléchit, fouille encore, puis avoue :

— J'l'ai laissée là-bas.

— C'est pas vrai, mais quel con ! Tu l'as pas prise ?

— Elle était à côté de moi... J'l'ai oubliée, bredouille le malheureux.

L'explication ne calme pas son compagnon qui s'énerve, piétine, invective. L'affaire semble grave.

Le gaffeur tente de se disculper.

— Si t'étais pas si pressé aussi ! Tu... tu m'bouscules... et après, voilà ce qui se passe.

— Une bouteille, ça s'oublie pas ! rétorque l'autre. (Il grommèle, furibond, secoue la tête, cherche ses mots, les trouve soudain.) Un gars qui oublie sa bouteille, c'est comme un soldat qui oublie son fusil ! Faut retourner maintenant !

Les yeux du coupable se brouillent, sa mâchoire s'affaisse un peu plus. Manifestement honteux, il baisse la tête. On compatit.

Notre adjudant de service actionne le levier des portes d'un geste rageur. Crissement des freins : la rame de métro semble s'arrêter sous la seule force de sa volonté. Mais sa colère est trop forte et, avant de disparaître, son acolyte repentant sur les talons, il lance un tonitruant : « Quel con ! »

Dernière exhalation de son courroux.

Octobre 1995

## Tranche d'histoire

Personnellement, je m'en méfie comme de la peste des prétentions historiques. La confiance absolue que j'avais en ces valeurs affichées me fut retirée un jour que je cheminai benoîtement par les routes champêtres d'un village où je passais mes vacances.

Cet endroit était doté d'un assez fier château. Au pied de ce château se dressait encore une très vieille porte datant de l'époque des fortifications. La pierre était belle. On pouvait, en la contemplant, imaginer le haut mur d'enceinte qui entourait le village. Je ne nierai point n'être jamais restée bouche bée devant cette arche, les oreilles retentissantes des cris des cochers et du martèlement des sabots sur les pavés, des appels lointains des marchands et des claquements des chaînes dans les poulies.

Hélas, c'est ainsi qu'une innocence se voit bafouée, qu'une indéniable confiance en l'autorité s'effrite pour disparaître à jamais. Voici comment s'est déroulée cette douloureuse ablation : je passais un matin devant ce vestige du moyen-âge, quand mon attention fut attirée par un fait accablant : un automobiliste très probablement ivre et, en tout cas, inattentif, avait emporté dans sa course éthylique un morceau d'histoire. Ce n'était pas grand chose, quelques pierres tout au plus. Le mal pouvait donc être réparé. Rassurée, je continuai ma route.

Quelques jours plus tard, j'eus à repasser par le même chemin. De loin, je discernai un cône de sécurité, indiquant par là que des travaux étaient en cours. Imaginez ma joie ! Vibrante d'émotion, je m'apprêtais à recueillir l'image d'un édifice restauré dans toute son émouvante authenticité. Au lieu de cela, je tombai sur une truelle mal lavée, posée à côté d'un sac de ciment. L'ouvrage avait été abandonné avant sa fin, et l'honnie, la vulgaire couleur du ciment gris tranchait sur le beige tendre de la chaux séculaire.

Sacrilège ! Mieux vaut laisser à terre que mal relever ! m'exclamai-je, consternée. Une affreuse supposition me vint à l'esprit, s'ajoutant douloureusement à mon affliction : et si ce n'était pas la première fois que l'on remplaçait un morceau de cette arche. Si ces pierres et cette chaux que l'on disait historiques n'étaient en fait que la somme d'innombrables réfections hâtives...

De cet instant, je fus convaincue de la fourberie des gens qui, à l'aide de quelques chiffres romains sur un panneau, prétendent nous faire entendre cris de cochers et martèlements de sabots quand il n'y a que crissements de pneus et jurons vaseux.

Jusqu'où va la trahison en matière d'histoire ?

Août 1998